

C'est après le 20 Août 1944 que ses premiers éléments surgirent au grand jour. Dès le débarquement allié en Normandie des groupes clandestins, encadrés par des officiers et des sous-officiers d'active licenciés en Novembre 1942 composés en majorité de réfractaires au STO, commencèrent à se former et à s'intruire dans les montagnes et les forêts de la région des environs de Saint-Etienne. Armés en général par les parachutages nocturnes, aidés très souvent par les populations rurales, ces groupes avaient participé, dès 1943, à de nombreux sabotages.

Encouragés par le début de la retraite générale des armées d'occupation, ils s'enhardirent à se manifester ouvertement. Ces groupes avaient un effectif variant de 50 à 150 hommes/ Il y eut deux tendances générales:

- a) l'une, celle encadrée par des éléments de l'ex armée active, était d'obédience Gaulliste. C'était la plus disciplinée. C'était l'Armée Secrète "A.S."
- b) l'autre, encadrée par des chefs politiques soit socialistes, soit communistes, se dénommait F.T.P.F., c'est-à-dire "Francs Tireurs et Partisans Français".

Chacun de ces groupes recevait des consignes différentes suivant leur origine. Leur but (en apparence commun) était d'accélérer la libération du territoire en harcelant les formations ennemies qui amorçaient un repli général vers la frontière de l'Est.

Toutefois leur comportement fut très différent vis-à-vis de la population civile.

*

* *

Je ne m'occuperai que de l'A.S.

Ces groupes prirent très rapidement l'appellation de G.M.O. (Groupes Mobiles d'Opérations) et se différenciaient entre eux par l'adjonction d'un qualificatif suivant l'inspiration ou l'idéal qui animaient leurs chefs.

Il y eut ainsi :

- le G.M.O. Revanche
- Cassino
- 15 Août
- Sambre et Meuse
- Tronel (nom d'un Chef tué au maquis)
- 18 Juin, etc ...

Au fur et à mesure que la libération s'amplifiait, chacun de ces groupes reçut l'appoint de jeunes des Chantiers de Jeunesse et de leur encadrement déjà militarisés de par leur formation. Tous ces groupes étaient composés de volontaires.

L'Armée Secrète de la Loire avait pour Chef, le Commandant MAREY, dit "Hervé", ancien Capitaine du 5^e R.I. stationné, dès Août 1940, à SAINT-ETIENNE et dissous après le 11 Novembre 1942. Ce commandement du Cdt MAREY s'étendait aussi sur la Haute-Loire, département voisin très favorable au camouflage des différentes unités.

Un peu avant la libération de SAINT-ETIENNE, les G.M.O. du Cdt MAREY s'illustrèrent en particulier à ESTIVAREILLES en interceptant une importante colonne Allemande qui remontait vers le Nord. Il y fut fait environ 800 prisonniers dont un Colonel. Parmi ces prisonniers figuraient plusieurs Mongols pris précédemment aux Russes. Ces Mongols ne firent aucune difficulté pour changer de camp une fois de plus et collaborer avec l'A.S.

Le 24 Août 1944, le Cdt MAREY entra triomphalement avec ses troupes à Saint-Etienne.

Ayant eu, dès Décembre 1943, des contacts avec des officiers de l'A.S., dont l'adjoint du Cdt MAREY, le Cdt GENTGEN, je fus aussitôt convoqué par ce dernier à l'Hôtel de Ville pour me voir conférer le titre d'officier de liaison entre l'Armée de l'Air (A.A.), à laquelle j'appartenais, et l'A.S. étant donné que je me trouvais être sous la coupe du réseau alliance.

Dès le 25 Août 1944, je fus occupé à plusieurs emplois par le Cdt MAREY dont le dernier me mit à la tête d'un Bataillon de trois Compagnies à la tête duquel j'entrais un des premiers dans LYON (évacué) après que les Allemands aient fait sauter tous les ponts sauf celui de l'Homme de la Roche sur la Saône. Ceci me permit de me joindre avec les premiers éléments de la 1^{ère} Armée qui eux étaient entrés presque simultanément dans la ville en remontant la rive gauche du Rhône - alors que nous avions suivi la rive droite du Rhône puis de la Saône.

De retour à SAINT-ETIENNE, ce fut au début du mois de Septembre, de MONTROND où le commandement se trouvait, que je fus dirigé sur PLANFOY au Sud de SAINT-ETIENNE à la tête de trois G.M.O. qui allaient devenir le noyau de mon futur Bataillon de l'A.S. de la Loire. Ce Bataillon prit le numéro 1.

Ces G.M.O. furent :

- a) Le G.M.O. Revanche commandé par le Lieutenant d'Artillerie G. de FRONDEVILLE, Polytechnicien, Ingénieur des Mines, qui après avoir été fait prisonnier en 1940 s'était évadé de la forteresse de Colditz au cours de l'hiver précédent. Il avait recruté de nombreux élèves de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne avec un Professeur de Géologie de ladite Ecole qui avait le grade d'Aspirant. Un Sous-Lieutenant, fraîchement sorti de Saint-Cyr

en 1942, l'avait rejoint ainsi qu'un Lieutenant de réserve, également sorti de Saint-Cyr en 1942 qui était venu avec un groupe de routiers protestants. Cette unité était donc constituée à base d'un effectif de très haute qualité intellectuelle et morale.

- b) Le G.M.O. 15 Août recruté et commandé par le Lieutenant THOMAS (nommé officier par le Cdt MAREY). Le Lt THOMAS avait été sous-officier et appartenait à l'EDF comme Agent Technique. L'effectif de sa Compagnie était à base d'ouvriers et de mineurs de la région.
- c) Le G.M.O. Tronel du nom d'un héros de la Résistance, recruté et commandé par le Lt MASSON lui-même ancien sous-officier de réserve étant représentant de commerce. Son effectif provenait d'un groupe de Chantiers de Jeunesse de la région de Saint-Chamond.

Le Cdt MAREY m'avait attribué comme adjoints le Lt du Génie PISSERE, officier d'active qui avait rejoint l'A.S. après le 25 Août, le S/Lt de réserve DUPUIS, originaire de la Lorraine annexée après l'armistice de 40 et qui sur l'ordre d'Alger s'était évadé de la Luftwaffe en 1943 où les Allemands l'avaient incorporé en qualité d'Elève Officier de réserve. En réalité, son nom était Justin BOURG. Pour éviter des représailles à sa famille, il avait changé de nom et s'était camouflé comme surveillant dans un collège libre de NOIRETABLE dans la Haute-Loire après accord du Cdt MAREY qu'il avait contacté aussitôt évadé.

J'eus aussi l'affectation d'un religieux lequel, en tenue de Capucin, suivit jusqu'à la fin les évolutions du Bataillon exerçant les fonctions d'Aumonier Catholique. Sa présence en robe de bure conféra au Bataillon une sorte de sérieux, de confiance et de dignité dont les unités FFI de l'époque avaient alors souvent besoin.

*

* *

Ainsi désignés, tout ce monde fut dirigé vers PLANFOY comme je l'ai déjà dit. Personnellement j'installai mon P.C. à la Mairie où le Maire, le Baron de la Rochetaillée, me facilita au maximum toutes les aides nécessaires.

Les trois G.M.O. étaient cantonnés séparément. Dès le premier jour je faisais appliquer un règlement concernant la discipline, l'instruction, la tenue, visitant les unités quotidiennement.

Au bout de quelques jours, le Cdt MAREY tint à nous réunir pour nous inspecter. Les trois G.M.O. furent rassemblés dans une clairière d'une forêt de sapins voisine. Le Commandant, que j'accompagnais, inspecta les troupes qui présentaient les armes. Il récita ensuite la formule réglemen-

taire me confiant officiellement cette nouvelle unité. Un fanion tricolore frappé de la Croix de Lorraine et d'une inscription brodée or me fut remis. A mon tour, j'en confiais la garde à un de mes sous-officiers de l'A.A. qui m'avait suivi et qui était entouré de deux autres sous-officiers en armes. Un défilé, derrière une fanfare improvisée pleine de cocasserie, clôtura la séance apportant un peu de détente sur les visages que la gravité de la cérémonie avait figés.

Par la suite, l'entraînement intensif du Bataillon se poursuivait sans relâche. Il fallait transformer le plus vite possible tous ces jeunes hommes volontaires, certes, mais encore amateurs, en soldats disciplinés, les habituer aux efforts qui les attendaient : marche, port du sac et des armes, bref à en faire au plus tôt des soldats.

Enfin, le 15 Octobre 1944, le Bataillon bien rodé fut enlevé de PLANFOY et dirigé sur des véhicules encore hétéroclites sur ALBERTVILLE (Savoie). Je dus discuter apremment avec l'E.M. de l'A.S. basé au Grand Hôtel de SAINT-ETIENNE pour obtenir l'essence indispensable. On en était encore aux restrictions.

N'ayant pas obtenu complètement satisfaction, je dus abandonner ma voiture et, à cheval sur le tam-sad de la motocyclette de mon fidèle sergent-chef MAILLOL, qui ne m'avait pas quitté depuis Juin 1943, me diriger en queue de mes G.M.O. sur le lieu de notre nouvel emplacement. Hélas je ne devais pas y parvenir car après le Col des Echelles, avant le village "Le Gros Louis", notre engin dérapa et atterrit sur un poteau téléphonique en bordure d'un fossé. Mon conducteur avait pu sauter à temps. Personnellement rivé sur l'engin je fus coincé à l'arrière de la moto et après une glissade qui n'en finissait pas, je butais contre le poteau. J'eus la chance relative que ce fut ma jambe gauche qui encaissa le choc. Mon conducteur me releva et constata avec stupeur que ma cheville était broyée et que mon pied pendait lamentablement à l'extrémité de la jambe.

Devant l'impossibilité de reprendre notre chemin, il se posta au bord de la route pour essayer de stopper les rares véhicules qui passaient en direction de CHAMBERY. Un conducteur obligeant s'arrêta enfin. On me chargea à l'arrière de sa voiture et je fus transporté d'urgence à l'Hôtel Dieu de CHAMBERY. Je fus installé dans une salle où se trouvaient de nombreux blessés. Après une radio rapide je fus le soir même endormi et plâtré. Mon épouse alertée me rejoignit le plus tôt possible et se tint à mon chevet dans une chambre de l'hôpital.

J'avais-pu, dès mon arrivée, alerter le Cdt MAREY, d'une part, à SAINT-ETIENNE et, d'autre part, le Lt G. de FRONDEVILLE à ALBERTVILLE à qui je confiais provisoirement le commandement du Bataillon. Quelques jours plus tard, le Lt G. de FRONDEVILLE vint me trouver catastrophé. On venait d'envoyer au Bataillon le renfort d'un Bataillon F.T.P.F. à trois Compagnies pour l'étoffer. FRONDEVILLE me supplia de venir aussitôt reprendre ma place car il estimait être trop jeune pour prendre la responsabilité de cet amalgame.

Je demandais qu'on me refasse un plâtre de marche plus robuste que le primitif et de continuer ma convalescence au milieu de mon unité. Ma

femme me suivit.

Nous fûmes logés dans une chambre du robuste château médiéval de TOURNON appartenant au baron d'ANGLEYS. Ce dernier et son épouse nous reçurent avec le maximum de gentillesse. Ils mirent de plus une de leur servante à notre disposition et nous offrirent une large hospitalité tant que dura notre séjour.

Dès le lendemain, je convoquais le Chef du renfort FTP dans ma chambre. C'était un nommé MULLER de son nom de clandestinité. En réalité son vrai nom était GIVRY. Il arborait les galons de Capitaine. Je lui fis voir la lettre de commandement récente que le Cdt MAREY avait rédigée et qui le mettait avec ses hommes sous ma subordination. Il accepta sportivement. Après m'avoir raconté son passé de chef de la cellule communiste des Ets MICHELIN et de syndicaliste ainsi que sa situation de famille, j'appris avec soulagement qu'en réalité il avait été Maréchal-des-Logis d'Artillerie. J'en conclusais qu'il avait reçu une certaine formation militaire ce qui faciliterait nos relations. Je lui proposais de devenir mon adjoint afin qu'il puisse connaître le courrier arrivée-départ ainsi que les envois d'armes, de vêtements et de nourriture et constater leur équitable répartition. Je lui proposais enfin de lui donner des notions de topographie, d'administration et d'utilisation des armes d'infanterie afin qu'il se sente digne des galons qu'il portait. Il me serra les mains avec effusion et m'assura de sa parfaite loyauté.

Ensuite je reçus à tour de rôle les commandants des trois Compagnies de ce nouveau Bataillon ainsi que deux ou trois "officiers" de leur encadrement. Je leur posais à chacun la même série de questions : identité, famille, passé. Un seul d'entre eux avait été soldat. Aucun des autres n'avait jamais porté l'uniforme. Parmi ceux-ci il y en avait un qui venait en droite ligne de l'Armée Républicaine Espagnole. Tous cependant arboraient des galons de Lieutenant. Un seul, n'ayant pas vingt ans, s'était contenté par pudeur de la simple ficelle de Sous-Lieutenant.

Les renseignements que j'obtins ainsi furent les seuls que je connus d'eux. Je ne reçus jamais de documents en provenance d'une autorité quelconque... Ce fut à moi, avec le temps, de les juger à leur propre valeur. Certes ils paraissaient pleins de bonne volonté mais l'expérience me démontra vite que ce n'était pas suffisant. Aussi avec l'accord de leur chef de Bataillon, je réduisis les trois Compagnies à deux puis plus tard à une seule en ayant pris le soin de leur affecter quelques solides sous-officiers de l'A.S.

Ce fut le seul "amalgame" que je risquais. Certains me suggérèrent d'opérer à la façon des Armées de la Révolution qui avait mélangé les volontaires avec les éléments de l'Armée Royale. Je répondis que le Bataillon de l'A.S. n'avait pas la robusticité des vieux Régiments Royaux ni leur rude expérience guerrière que de plus on ne mélangeait jamais des fruits sains avec d'autres qui ne l'étaient pas (estimant que la provenance politique des nouveaux militaires de fraîche date risquait d'apporter des germes de désordre). L'expérience prouvait de plus qu'en mélangeant des pommes en bon état avec d'autres qui l'étaient moins on n'avait jamais obtenu, par ce procédé, un lot de pommes saines mais un lot de pommes qui se gâtaient les unes après les autres.

Quelques jours après l'arrivée de ce renfort, le Cdt MAREY m'annonça sa visite pour recommencer une nouvelle fois mon intronisation officielle à la tête de cette nouvelle unité.

Le jour "J", je fis rassembler toutes les Compagnies sur une place du village de TOURNON. Etant toujours plâtré et ne pouvant pas encore me déplacer, même sur des béquilles, je fus porté assis sur un demi brancard sur les épaules de deux soldats armés. J'avais moi-même une mitraillette en bandouillère. Dans cet arroi, je passais ce nouveau Bataillon en revue m'assurant de la parfaite présentation des Compagnies avant de le présenter au Cdt MAREY. Nous refîmes ensemble l'inspection des troupes, puis placés au centre il prononça une nouvelle fois la formule rituelle des prises de commandement.

Etant donné la nouvelle constitution du Bataillon, je ne pouvais plus décemment conserver l'appellation de 1er Bataillon de l'A.S. de la Loire. Je décidais donc de l'appeler par mon nom en attendant que le Commandement me baptise d'un numéro.

Le 5 Novembre 1944, on me demanda d'envoyer un détachement à ALBERTVILLE pour saluer le Général de Gaulle escorté de quelques autres Généraux. Je pris la tête de ce détachement et cette fois sur des béquilles, la jambe gauche plâtrée, je me plaçais au premier rang. Le Général de Gaulle passa raide, le regard lointain. Derrière lui le Général de Lattre de Tassigny qui cherchait à recruter quelques éléments pour étoffer la 1ère Armée, s'arrêtait devant moi, s'enquit de notre origine, de moi-même, de celle de ma blessure. Il me demanda si j'étais heureux de mon commandement. Je lui répondis par l'affirmative estimant qu'à mon niveau c'était le plus intéressant, qu'il me permettait encore le contact direct avec la troupe ce qui n'était pas le cas pour les grades les plus élevés. Il me serra la main après m'avoir félicité et continua son inspection. J'eus la nette impression que sans ma blessure, il nous aurait choisis pour aller sur le front de l'Est.

J'ai omis d'ajouter qu'après l'inspection du Cdt MAREY, celui-ci me prit à part pour m'expliquer sa décision de m'avoir envoyé les F.T.P. : "Ils f.... le b... et la pagaille à SAINT-ETIENNE, ce sont de véritables emm..... Je m'en suis débarrassé, fais-en ce que tu voudras. Montes une belle attaque et qu'on n'en parle plus". Il était exaspéré et excédé au plus haut point. Je lui répondis que mes sentiments chrétiens m'interdisaient d'envisager une telle solution, que l'élimination qu'il me proposait, en plus d'un crime, serait une grande faute, car ils avaient assez de héros qu'ils avaient amplement exploités jusque là et qu'il serait maladroit de leur permettre d'en ajouter d'autres pour leur propagande...

Suivit notre assez longue période d'instruction que je ne pouvais qu'ordonner sans pouvoir efficacement la contrôler. Mon adjoint, le Lt DUPUIS me fut d'un précieux secours. Je le chargeais surtout de s'intéresser au comportement des nouveaux arrivants, de m'informer de leur activité, de leur tenue et de la discipline. Il les observait parfois de loin, parfois, surtout la nuit se rapprochant, les écoutant dans les cantonnements sans que personne n'en sache rien. Il me rendait compte ensuite chaque matin. Je pus

ainsi redresser à temps quelques mauvais plis qui s'ébauchaient. Voici un exemple typique.

Les unités FTP avaient tendance à se manifester bruyamment surtout la nuit dans les villages qui les hébergeaient. Ayant appris que des signaux lumineux apparaissaient la nuit sur le flan ou au sommet des montagnes environnantes, je laissais courir le bruit qu'il s'agissait d'éléments ennemis, miliciens entre autres, qui essayaient de s'infiltrer ou de fuir de l'autre côté de la frontière, qu'il fallait à tout prix capturer. Je commandais alors de fortes patrouilles dans les Compagnies FTP ayant pour but de s'emparer des ces indésirables, promettant de fortes récompenses à ceux qui m'en ramèneraient. J'exigeais que ces patrouilles nocturnes soient exécutées dans le plus grand silence avec interdiction de fumer pour ne pas donner l'alerte.

Mon fidèle Lieutenant suivait dans l'ombre l'exécution de ces mouvements, puis le lendemain me rendait compte. La journée suivante les hommes épuisés ne songeaient qu'à dormir et les habitants eurent la paix.

Fort heureusement l'ordre arriva de nous préparer à faire mouvement vers les Alpes du Sud.

Quelques jours plus tard, nous fûmes prévenus du jour et de l'heure de notre départ.

Le Bataillon fut enlevé par une importante quantité de camions bâchés de la 1ère Armée conduits par des militaires encadrés de ce groupe de Transport.

L'embarquement eut lieu au lever du jour en un point fixé pour toutes les Compagnies. J'assistais sur mes béquilles à l'arrivée de chaque unité. Le Cdt de SURY, notre chef, avait tenu à être présent.

Les trois Compagnies A.S. arrivèrent en silence, en ordre, dans une tenue parfaite. Les hommes montèrent un par un dans les camions encadrés par leurs gradés. Arrivèrent ensuite les trois autres Compagnies. Ce fut un spectacle décevant. Les Compagnies arrivèrent comme un troupeau de moutons, capotes ouvertes, bonnets de police en arrière ou sur le côté, certaines de ces coiffures ornées d'un gland rouge à l'instar des troupes espagnoles. Les conducteurs de camions de la 1ère Armée, peu habitués à ces spectacles, les regardaient ahuris, ricanant. N'en pouvant plus, j'allais à la rencontre de ce troupeau, en sautillant sur mes béquilles, fou de rage, hurlant tout ce qui me venait aux lèvres. Le Cdt de SURY essayait de me retenir me tirant par une manche et me disant "calmez-vous MAURY". Je fis stopper la colonne, jeter les mégots, rectifier la tenue (capotes, coiffures) et les faisant aligner en colonne par trois, les fis embarquer dans les derniers camions.

A mon tour je montais dans ma traction-avant pilotée par le sergent-chef MAILLOL qui ne me quittait jamais et accompagné par le Lt DUPUIS. Je me suis mis en queue de la colonne en guise de serre file pour mieux contrôler la bonne marche du convoi.

Quelques jours avant, j'avais envoyé en échelon précurseur à BARCELONNETTE, le S/Lt MET, de la 1ère Cie, escorté de deux sous-officiers. Le S/Lt MET sortait de Saint-Cyr et était un des rares éléments valables de mon Bataillon.

Le convoi arriva en fin d'après-midi à BARCELONNETTE (terminus de notre voyage) dans un paysage enneigé. La nuit était déjà tombée. Je me présentais aussitôt au Cdt LE PAGE, Chef d'Escadron du 2/69^e Régiment d'Artillerie de montagne Marocaine, et Cdt le S/Secteur de l'UBAYE.

Cet officier était auparavant Officier des Affaires Indigènes à SAFI. Dès qu'il apprit que j'avais été au Maroc au début de ma vie militaire, il me manifesta une très vive sympathie qui devint par la suite une solide amitié.

Il me dit que nous devions relever le soir même le 1er Bataillon du 1er Régiment de Tirailleurs Algériens de BLIDA qui devait rejoindre la 1ère Armée à l'Est ainsi que toute la division Nord Africaine dans le secteur depuis le débarquement en Provence, sauf son groupe d'Artillerie comprenant 2 Batteries de 75 sur mulets restait en place.

Il me demanda de désigner immédiatement ma meilleure Compagnie pour aller ipso facto relever la garnison du Fort de Tournoux. Les autres éléments seraient relevés dès le lendemain matin.

Je désignais aussitôt la Compagnie de FRONDEVILLE (1ère Cie du Bataillon) pour occuper ce fort. Je pris place dans une jeep en tête de la colonne accompagné du Lt DUPUIS. La route était recouverte d'une épaisse couche de neige et était vierge de toutes traces. Comme nous roulions, éclairés seulement par des phares peints en bleu barrés par une étroite bande lumineuse, nous marchions doucement car par endroits nous risquions de quitter la route qui se confondait avec les champs environnants. Ma jeep était munie d'une barre fer à T fixée sur le pare-choc avant. Cette barre avait une longueur de 2 mètres et comportait de temps en temps des échancrures acérées, celles-ci ayant pour but d'accrocher les fils de fer barrant parfois la route et tendus la nuit par les Allemands dans le but de décapiter les occupants des places avant.

Arrivés à JAUSIERS, quelques heures après, nous fumes stoppés à la sortie de la ville devant une ancienne caserne de Chasseurs Alpains ayant souffert du tir d'Artillerie ennemie.

La 1ère Cie se mit en mesure de rejoindre le Fort de Tournoux après s'être débarrassée des bagages inutiles qui furent placés dans un bâtiment de la caserne et gardés par un sous-officiers et quelques hommes.

Je passais une ultime fois la Cie en revue, multipliant mes recommandations de silence, de bon ordre, d'attention car une relève en présence de l'ennemi est toujours un moment très délicat et très risqué. Nous étions à quelques centaines de mètres des premières lignes adverses.

Je logeais les autres unités dans les bâtiments inoccupés dont toutes les fenêtres n'avaient plus de carreaux et pris possession de mon P.C., en l'occurrence une villa dont l'entrée était protégée par une impressionnante

profusion de sacs à terre.

Il fallut organiser aussitôt la protection - postes de garde - emplacement d'armes automatiques - faire restaurer les hommes et assurer leur couchage dans des chambres vides dont le sol fut recouvert d'un tapis de paille fraîche ... et les fenêtres sans carreaux qui durent être tapissées de toiles de tente et de couvertures.

Malgré la fatigue je ne pus m'endormir sur mon lit de troupe tant que le téléphone ne m'eut rassuré sur la bonne arrivée de la 1ère Cie.

Le Fort de Tournoux qu'elle était entrain d'occuper est un fort ancien construit sur une arête rocheuse partant du niveau de la vallée à ou jusqu'à . Il est au confluent de l'UBAYE venant et de l'UBAYETTE venant du col de LARCHE. On accède au sommet en partant du sol soit par une route étroite zigzagant de plus en plus vertigineusement à flanc de montagne et à la vue de l'ennemi, soit par plusieurs centaines de marches souterraines creusées dans le roc. A mi-chemin se trouvent les casernements. La protection de l'ensemble est assurée par des casemates bétonnées.

Dès le lendemain, la Cie relevée du 1er Tirailleurs Algériens arrivait à JAUSIERS. Tandis qu'à la pointe du jour, la 2ème Cie du Lt THOMAS était dirigée sur le Fort de Cuguret qui barre la vallée du torrent l'Abriès confluent de l'Ubaye et que d'autres éléments occupaient La Condamine et le Châtelard, entre JAUSIERS et TOURNOUX.

Le Fort de Cuguret construit sur le flanc de la montagne est du type "à la Vauban" auquel on accède par un pont levis après avoir grimpé sur une route en lacets à virages à 180 ° comme à Tournoux.

Donc dès le lendemain de notre arrivée, tout le Bataillon était en ligne.

J'avais laissé à JAUSIERS les Compagnies F.T.P. qui constituaient une réserve éventuelle, et qui, en attendant sa mise en place, s'instruisait à rythme accéléré grâce à l'appoint de quelques sous-officiers des Compagnies de l'A.S. en général sous-officiers de longue date.

La consolidation de ma jambe s'améliorant tous les jours, je pouvais surveiller l'instruction, visiter les positions et faire des liaisons fréquentes à BARCELONNETTE (P.C. du sous-secteur).

J'avais aussitôt constitué mon E.M. Il comprenait le Cne GIVRY, ex Cdt des FTP, qui supervisait son ancien Bataillon et assistait à la réception et au départ du courrier quotidien, du Lt du Génie PISSERE, chargé de l'amélioration de la défense et des travaux d'entretien, du Lt DUPUIS, chargé du secrétariat et des renseignements, du Père EUSEBE, qui tâtait le moral des hommes et me rendait compte.

La Compagnie de commandement groupait les services du ravitaillement (vivres, équipements, munitions) la trésorerie et l'administration du personnel - chauffeurs, cuisiniers, ordonnances). Elle était sous les ordres du S/Lt d'active CAVACECE, venant des adjudants-chefs.

Je dus ensuite constituer une section d'Eclaireurs skieurs d'environ trente hommes. Ceux-ci furent surtout recrutés dans la 1ère Cie composée en majorité d'Elèves de l'Ecole des Mines de SAINT-ETIENNE et commandée par l'Aspirant LE TOURNEUR qui bien que professeur de géologie de ladite Ecole, s'était contenté de son grade modeste dans une période où l'inflation des galons était de règle.

Enfin, pour clôturer cette organisation, le Service de Santé fut mis en place. Un médecin Capitaine plus un médecin auxillaire (skieur) étoffés par un certain nombre d'infirmiers et d'assistantes sociales (trois).

Un local leur fut dévolu dans les anciens bâtiments de la caserne de JAU-SIERS. Le rude hiver qui s'annonçait justifia pleinement la création de ce service qui en plus des blessures dues aux opérations militaires eut à soigner de multiples gelures provoquées par le froid très vif (visages, mains, pieds, etc ...).